

<p style="text-align: center;">Du couloir à... l'impasse ? (une étape dans le parcours du père)</p>

Aldo Naouri

Communication au IVème Colloque
national de Périnatalité de Béziers
13 et 14 mai 1993

Introduction.

Mesdames, Messieurs,

Il m'échoit l'insigne honneur — et la tâche redoutable! — de prendre le premier la parole, à cette table ronde sur la place du père, cette table qui ouvre le 4ème colloque national de périnatalité de Béziers.

Je suis un pédiatre, suffisamment ouvert, comme on vous l'a dit, à la psychanalyse, pour me permettre un suivi longitudinal prolongé des patients que j'ai en charge et de leurs parents. Que je puisse conjointement comme je le fais, et comme je le ferai, des éléments qui interviennent précocement dans la constitution de la cellule familiale, au devenir possible de cette cellule, n'a rien d'exceptionnel. Mon champ d'intérêt n'est pas plus focalisé que coupé en tranches. Je ne procède pas au saucissonnage de l'objet de mon observation. Et cela devrait en principe apporter une forme de caution à la pertinence de l'opinion que je me propose d'émettre.

J'ai envie, pour commencer, de vous rapporter la réaction que j'ai eue à la lecture du programme de ces journées et de leur découpage. Vous la jugerez certainement paradoxale.

Vous m'accorderez néanmoins qu'il est assez inhabituel — sinon exceptionnel — dans ce genre de rencontre, de voir concéder à la place du père une telle importance.

Je me suis dit qu'il y avait suffisamment d'éléments et d'individus concrets autour de la naissance pour qu'on se dispense d'en ajouter un de plus.

J'ai surtout eu peur qu'en procédant de la sorte, on ne courre le risque de laisser croire au père qu'il aurait en ce lieu et à cette occasion une place parfaitement définie. Ce qui serait grave!

Je n'ai donc pas bondi de joie. Je suis même allé jusqu'à trouver dans cette initiative quelque chose de provocant. J'aurais bien dit d'indécent, ou de suspect, si je n'avais tant de respect pour les organisateurs de ce colloque.

C'est peut-être, après tout, le type de réaction qu'attendait notre collègue Paul Marciano. J'avoue avoir soulevé l'hypothèse. Ne serait-ce pas, après tout, une excellente manoeuvre de psychiatre ?

Je me suis quand même décidé à écrire. Et j'y ai été aidé par une anecdote que je veux vous rapporter.

Mes enfants ont un excellent ami d'enfance qui s'appelle Gérard et qui s'est uni depuis quelque temps à Charlotte, une amie intime de ma dernière fille que Gérard ne connaissait au demeurant pas avant de l'avoir rencontrée pour... s'unir à elle. Charlotte a de surcroît cette particularité que je l'ai connue à sa naissance et que je l'ai longtemps soignée.

Pendant que j'étais en vacances, Gérard et Charlotte sont devenus parents d'un petit Bruno. Ce qui a créé, chez mes enfants, une excitation que vous devinez et dont ils m'ont immédiatement fait part au téléphone. Pour avoir des nouvelles plus substantielles de la nouvelle cellule familiale, j'ai interrogé mon fils qui venait nous chercher à l'aéroport. Il m'a répondu: "Charlotte en est à peu près à son 26ème bébé. Gérard, c'est moins brillant: il se relève péniblement de sa césarienne".

Je n'ai pas pu m'empêcher de considérer ce jugement comme la condensation parfaite d'une confusion qui se rencontre de plus en plus souvent. Et je me suis demandé si on n'en était pas arrivé là parce qu'on a voulu — et qu'on continue de vouloir — traiter, dès la naissance, en termes strictement identiques, les places respectives du père et de la mère, .

Ce qui m'a renvoyé à l'écriture de ce papier et au titre que j'avais donné à ma contribution à cette table ronde: "du couloir à l'impasse, etc..."

Les vices et les vertus des dispositifs.

Le couloir, auquel j'ai voulu faire référence dans ce titre, c'est bien évidemment un couloir de maternité, ou ce qui, ailleurs, en a parfois tenu lieu. C'est ce couloir où l'on a longtemps cantonné le père-en-attente-de-le-devenir.

Il n'est jamais venu à l'esprit de personne, dans ces temps-là — ils ne sont d'ailleurs pas si éloignés que ça! — de trouver à redire à cette relégation ou à ce qu'elle traduisait. C'était comme ça que ça se passait. Depuis toujours. Et on n'imaginait pas que ça pouvait ou que ça devait changer. L'accouchement — on en convenait — c'était une affaire de femmes et ça devait certainement le rester. Il arrivait parfois qu'un médecin soit mêlé à l'affaire. Ça n'y changeait rien. Le médecin, c'était un être neutre, une sorte d'instrument comme bien d'autres, et rien de plus...

Ce couloir, il avait pour particularité d'être en général nu. Par principe! C'était un lieu de passage anonyme, un lieu sans la moindre caractéristique. Un lieu destiné à ne laisser aucune trace. Comme s'il avait été conçu pour laisser le champ libre à ce qui pouvait s'y dérouler et qui n'avait rien à voir avec une contingence quelconque.

C'est peut-être pour cette raison qu'il a réussi à accéder au rang de sigle, à devenir un pur symbole. On en a d'ailleurs conçu des représentations stylisées qui demeurent, encore de nos jours, hautement signifiantes. Une vague forme rectangulaire parsemée de mégots, un sol creusé par le va-et-vient de pas rageurs, ça suffisait à l'évoquer dans un dessin humoristique ou dans un cartoon. Il n'est pas jusqu'à la tonalité de l'épreuve dont il était le cadre qui ne s'y trouvait automatiquement accrochée. On devinait sans peine le personnage central. Pitoyable. Bouillant d'impatience, allumant cigarette sur cigarette, achevant de ronger l'ultime trognon d'un ongle préservé par miracle... On parvenait même à le suivre dans sa déambulation quand il arpentait, les bras dans le dos, les quelques mètres carrés de son assignation. Et on finissait par éprouver de la sympathie pour son illusoire espérance, quand on l'imaginait s'essayant vainement à amadouer un temps insaisissable.

Voilà ce qu'on parvenait à rendre avec tout juste un rectangle et l'esquisse de quelques mégots!

Je ne m'étendrai pas sur le timing de la scène. Il était parfaitement huilé. Le cinéma en a usé et abusé. La tension se maintenait un long moment à un point encore supportable. Puis elle croissait subitement jusqu'à devenir menaçante. À ce moment crucial, le vagissement libérateur se faisait entendre. Les gestes alors se figeaient soudainement et la joie éclatait. L'angoisse pré-paternelle se dissolvait d'un seul coup. Le supplice prenait fin.

...

...

On sait que les choses, aujourd'hui, n'en sont plus là.

La mise au monde n'a pas seulement cessé d'être l'affaire exclusive des femmes. Elle a définitivement cessé de se produire dans la séparation physique des deux partenaires. Elle est même en passe d'être pompeusement sacralisée comme devant impérativement être leur affaire commune. À tous points de vue. Aussi bien pour la traversée de ses différentes étapes, que pour l'occupation concomitante d'un même lieu: la salle de travail dont nul n'ignore plus rien.

Je disais, tout à l'heure, avoir flairé une odeur de provocation dans le sujet qui nous est proposé.

Je veux bien tomber dans le panneau et y réagir sans détour.

Je ne crois vraiment pas que la mise en place systématique des nouvelles manières d'organiser l'espace de la naissance soit un réel progrès par rapport à la manière de faire précédente. Je ne suis pas du tout prêt à considérer ces nouvelles manières comme la solution, enfin trouvée, au sort supposé problématique de l'aspirant-père.

Je ne crois pas pouvoir être plus clair et je suis désolé de jeter d'emblée peut-être un froid sur l'enthousiasme qui nous unit!

On peut me rétorquer que bien des futurs pères, jadis, auraient souhaité être auprès de leur compagne, et que bien des futures mères auraient sans doute voulu avoir auprès d'elles leur compagnon. On ajoutera que cela aurait certainement pu se faire, sans pour autant entraîner de dégâts ultérieurs. Je le concède. Mais à bien considérer, je persiste à croire que la supposée frustration ou la prétendue épreuve éventuellement subies par chacune de ces personnes, seule dans son lieu, ne leur a pas été réellement préjudiciable.

En revanche, l'abrasion des nuances introduite, sous les pressions d'une certaine mode, par les manières de faire qui ont suivi, ne me semble pas avoir été sans conséquence.

Il s'est trouvé – et il se trouve encore, quand on le leur permet – pas mal d'hommes pour dire la honte et la culpabilité qu'ils ont éprouvées à ressentir de la réticence, sinon une certaine inhibition, quand on leur a demandé de couper le cordon, de baigner leur bébé ou même d'assister tout simplement à l'accouchement de leur compagne.

Je ne voudrais évidemment pas, après m'être aussi nettement mouillé, voir ma critique versée au seul compte d'un goût douteux pour l'obsolescence. C'est vrai que j'ai l'âge que l'on accuse bien volontiers d'être travaillé par la nostalgie. J'aimerais cependant qu'on me laisse aller au bout de mon propos avant de m'enfermer dans ce type de jugement.

Débat

Pour être encore plus clair que je ne l'ai été, je dirai que, pour moi aussi, le couloir, tel qu'il était conçu, a perdu sa raison d'être. Et je ne suis pas assez sot pour refuser de tenir compte de l'évolution des mentalités. Mais cela n'implique pas que je sois en accord avec la solution univoque que l'on a cru devoir imposer, même si je n'en ai pas d'autre à proposer. Je prétends seulement que l'on doit respecter la volonté ou la réticence d'un père à assister à la mise au monde de son enfant. Qu'on allège pour lui le poids des modes et qu'il puisse réintégrer, sans remords, son couloir d'assignation si telle est son envie.

Ceci dit, j'aimerais soulever une série de questions que j'espère voir reprises, d'une manière ou d'une autre, au cours de cette matinée.

La première est celle-ci: le couloir que j'ai évoqué est-il le seul repère qui, dans l'aventure de la naissance, ait connu pareille mutation? Sinon, à quel mouvement a-t-il participé et comment y a-t-il participé?

Deuxième question: l'usage aveugle et l'encensement inconsidéré des prouesses techniques qui ont définitivement extrait le père de son couloir, ne l'ont-ils pas assigné en contrepartie, sans que l'on s'en soit aperçu, à une forme d'impasse autrement préoccupante?

Troisième et dernière question: à évoquer le père à toute occasion, comme on le fait et aussi souvent qu'on le fait, ne le desservirait-on pas plus qu'on ne croirait le servir?

Les effets sous-jacents des dispositifs

Pour aborder moi-même les deux premières questions, je reviendrai aux deux dispositifs que j'ai évoqués et à leurs effets sous-jacents.

Que se passait-il dans l'espace clos du couloir?

Il n'y avait pas que des mégots et des rognures d'ongles qui parsemaient le sol. Il n'y avait pas que ça. On ne peut pas ramener ce qui s'y passait seulement à ça — même si on aime ce qui prête à rire.

Dans ce couloir, le futur père, le plus souvent seul, se trouvait, *volens nolens*, brutalement confronté à la singularité de son statut. Rien d'ostensible ne venait en effet le distraire de lui-même et solliciter son imagination. Elle se déployait sans frein, un peu dans tous les sens. Elle finissait, même de façon brouillonne, par esquisser une forme de bilan, évidemment maladroit et forcément précaire. Pour le dire autrement, la machine à fantasmer de cet homme ne rencontrait rien qui pût l'empêcher de tourner et elle tournait en général assez convenablement. Elle faisait le tour de tous les possibles, elle envisageait toutes les éventualités. elle explorait l'étendue et la nature de l'investissement de l'aventure en cours. Même la sécurité accrue de la pratique des accouchements ne parvenait pas à faire faire l'économie de l'anxiété ou à évacuer la crainte de l'accident.

Tout, en somme, était contenu dans cette attente confinée.

Ce qui condamnait notre homme, qu'il l'eût ou non voulu, à mobiliser l'ensemble de ses moyens pour "accoucher", lui aussi, seul et comme il le pouvait, non pas de son enfant, mais de sa future condition. Ce qui le préparait d'autant mieux à rencontrer, dans l'instant suivant, l'insondable mystère du corps du nouveau-né.

Il est vrai, la vie qui déboule revêt cet aspect mystérieux. Son passage d'une génération à la suivante, la manière qu'elle a de rapter un nouveau corps et de le prendre pour relais, a toujours gardé — et continue de garder, fort heureusement — un caractère quasi-miraculaire

Or, que cette vie puisse investir ainsi l'enfant, en écartant physiquement les parents l'un de l'autre, semble avoir longtemps eu pour résultat de faire vivre aux parents l'événement d'une manière suffisamment différenciée pour les préserver, partiellement au moins, de la confusion de leurs rôles respectifs.

Il me semble — et c'est l'analyse que j'en fais — que s'opérait de la sorte un travail de restitution hautement et durablement structurant pour la cellule familiale: le père, qui avait ensemencé la mère, recevait d'elle l'enfant, au cours d'un échange qui se déroulait dans le strict respect de la différence des sexes, différence mise en exergue parce que redoublée et soulignée par

la différence radicale des lieux et des vécus.

En contrepoint, les modalités actuelles qui confinent parfois à ce que j'appellerai volontiers "l'accouchement à la carte" ne sont pas en mesure de produire de tels effets. Ils ont même pas mal de chance d'en produire d'autres singulièrement différents des précédents.

Je n'évoquerai ni les cas limites ni les caricatures. Je ne m'étendrai pas sur ces pères, armés de caméscopes et uniquement préoccupés de leur angle de prise de vue. Je ne les critique d'ailleurs pas. Je crois qu'ils se protègent comme ils le peuvent. Ils évoquent pour moi ces touristes qui n'apprécient des vacances que les souvenirs qu'ils se fabriquent pour leur retour.

Je ne m'attarderai pas non plus sur les effets de mode ou sur les effets d'accroche qui caractérisent telle ou telle autre pratique. La musique douce, la lumière tamisée, la péridurale généralisée, l'accouchement provoqué à jour et heure fixes, le bain obligé, quand ce n'est pas l'accouchement en présence d'enfants plus grands... Ce sont autant de variantes sans nombre d'une pratique qui a tellement gagné en sécurité qu'elle en est devenue parfois outrancière.

Je parlerai seulement des possibles effets de la proximité des corps parentaux dans cette aventure.

Et je ne crois pas qu'elle soit sans conséquence sur le devenir ultérieur des rôles et des prérogatives.

Qu'est-ce qui se passe dans cette proximité?

La confrontation violente et inutile de deux dimensions strictement antinomiques de l'être.

Du côté de la future mère, c'est la dimension de la certitude qui prévaut. C'est la certitude de ce qui se passe de vérifiable à chaque instant dans le corps. C'est la certitude qui découle et s'ancre sur l'acte de parturition lui-même. C'est la certitude rassurante en tous points. Et encore plus, pourrait-on ajouter, dans un siècle qui en est tellement avide qu'il a installé la Science, avec un grand S, au sommet des aventures de l'esprit.

Dans son couloir, le père d'antan, n'avait pas à être pris à témoin de cette certitude ni à en vivre l'étalage. Comme je l'ai déjà dit, il se bricolait, à l'abri de ce spectacle et le temps d'attente aidant, un brouillon hâtif de son statut futur.

Or, voilà que par l'effet d'une incompréhensible générosité, on est allé l'extraire de son couloir, pour l'amener sur ces lieux. Comme si on avait voulu lui conférer un petit bout de cette certitude qui envahit l'espace. Un petit bout de cette certitude maternelle que seul peut contrôler l'admirable praticien sanglé dans son irréprochable technicité. Comme s'il pouvait, lui, ce père, en faire quoi que ce soit pour son propre usage! Comme s'il pouvait s'y raccrocher ou en récupérer un bout! Comme si cela devait accroître son attachement à sa compagne ou à son enfant. Comme si cela pouvait l'aider à dépasser le "noyau de doute" qui caractérise sa fonction — et dont il n'a d'ailleurs pas à sortir! La seule chose qu'il pourra en réalité faire de cette certitude, c'est d'y visser sa compassion et de s'en trouver éclaboussé. Ce qui l'amènera, sans qu'il l'ait voulu, à devoir

bloquer le fonctionnement de sa machine à fantasmer et à remettre à plus tard, voire à jamais, l'"accouchement" de sa propre condition. Qu'il le veuille ou pas, une fois de plus, il sentira monter en lui ce que les psychanalystes appellent son "identification primaire" enfouie, cette identification très ancienne au personnage de sa propre mère. Et il aura bien plus de mal par la suite à s'en dépêtrer. Je ne crois pas que ce soit par hasard que la mode dite des "nouveaux-pères" ait rapidement succédé dans le temps à leur admission dans les salles d'accouchement.

C'est là que je placerai la réponse à ma troisième question. J'ai déjà laissé entendre mon scepticisme sur la portée de telles réunions consacrées à la paternité.

J'aurai l'impertinence d'ajouter que les évocations répétées du personnage du père ne me paraissent pas seulement en général dénuées d'effet et de portée. Elles me semblent servir de prétexte à la prorogation d'une dérive que nous subissons, tous, sans la reconnaître ni la vouloir. Elles seraient en quelque sorte destinées à forger, à notre intention et à celle de notre public, une forme de bonne conscience qui camouflerait aussi bien notre malaise que notre impuissance. Parce que, sauf à nous cantonner dans une coupable naïveté, nous savons, au fond de nous-même, combien nos considérations servent d'alibi à la non-promotion de mesures qui ne dépendent ni de notre volonté ni de nos analyses.

Il nous faut insister sur le fait que nous ne pouvons pas, et que nous n'avons pas, à penser ou à décrire la fonction et la place du père sur un modèle préalablement défini. Nous n'avons pas à décrire le père, sa place, son importance et sa personne, au moyen de critères issus de notre analyse du personnage de la mère. Nous n'avons pas à rabattre ces deux personnages l'un sur l'autre, sous prétexte qu'ils sont les deux parents du même enfant. Nous avons, dès les premiers instants de leur accès respectif à leurs fonctions, à veiller au respect et au maintien de leurs différences.

Ce n'est pas facile et ça le devient de moins en moins parce que la dimension symbolique, et symboligène, du père semble être devenue complètement étrangère aux mécanismes de notre monde avide de la seule dimension qui lui convienne, celle de la certitude.

C'est pourtant la dimension symbolique qui, seule, peut effracter, pour l'enfant, l'enfermement dont le menace cette fameuse certitude.

Je ne m'étendrai pas là-dessus parce que je pense que mes collègues de ce matin en parleront mieux que je ne le ferais. Je dirai seulement que la rencontre et la concaténation de ces deux registres est d'une telle délicatesse qu'il suffit du plus petit faux-pas pour les compromettre.

Un faux-pas qui peut conduire un père à guigner la fonction irrécusable de sa femme et la lui faire croire aussi forte et inévacuable que la mère qu'il s'est connue.

Un autre faux-pas peut conduire, lui, une mère à se satisfaire de la certitude qui échoit à son état, sans avoir pu percevoir le père comme lui ayant manqué à ce moment crucial de son existence. Ce qui conduira cette mère à ériger son comportement avec son enfant comme paradigmatique et à inviter sans relâche le père à l'imiter en tous points.

Or, nous savons que si une mère accède directement à sa fonction en mettant au monde l'enfant, un père se fabrique grâce à la satisfaction concomitante ou à peine différée de deux conditions: qu'une mère le désigne comme tel et l'appelle à cette place; qu'il réponde lui à cet appel en faisant un deuil rapide de ses identifications primaires, c'est-à-dire en renonçant à être une mère-bis.

Je crains que la trop grande attention que porte notre société à l'enfant n'aboutisse à vouloir unir en une seule ces deux fonctions, dans l'exercice d'une touchante sollicitude. L'État parviendra toujours à tirer ses marrons du feu. Ce sera simple pour lui, il lui suffira de devenir un État-père... Ce qui est, bien sûr, une autre histoire!

Voilà ce que j'avais à dire.

Vous aurez constaté que mes considérations ne sont pas tout à fait étrangères à ce voyage que j'ai voulu entreprendre à rebours entre le couloir et l'impasse...

J'ai l'impression d'avoir livré en vrac une série d'associations. Elles sont bien moins cousues que je ne l'aurais voulu. Je m'en console en me disant que ça sera peut-être autant de gagner pour animer la discussion.

Je vous remercie.